

Entretien avec com Jean Morisset: l'image de «épi-pandémies» dans l'art verbal et visuel

*Entrevista com Jean Morisset: a imagem
das "epidemias" na arte verbal e visual*

Licia Soares de Souza*
Universidade do Estado da Bahia - UNEB

* Professora aposentada da UNEB e professora associada na Université du Québec à Montréal. Integra o corpo permanente do programa Pós-Cultura da Universidade Federal da Bahia e do programa Crítica Cultural da UNEB.

Jean Morisset - écrivain-géographe, natif de Belle-Chasse, fils de navigateur au long cours et de pilote sur la Grande rivière de Canada (Catarakoui ou Saint-Laurent), n'a cessé de poursuivre une vaste interrogation sur l'identité et le destin des Amériques.

SOUZA, Licia Soares de. Entretien avec Jean Morisset: l'image de «épi-pandémies» dans l'art verbal et visuel. *Léguas & Meia*, Brasil, n. 13, v. 1, p. 12-16, 2021.

Conversa com o poeta Jean Morisset, professor de geografia da Universidade do Québec em Montréal. Membro do atelier nômade de geopoética La Traversée.

Licia Soares de Souza: Cher ami Jean, comment peut-on parler de cette pandémie dans l'art quotidien?

Jean Morisset: Licia... Licia...

Chère Licia Soares de Souza qui envoie à tous une invitation pour nous inciter à aborder la question à la fois de l'image et aussi de la représentation des «épi-pandémies» dans l'art verbal et visuel.

Muito, muito merci d'avoir pensé à me faire signe, mais qui ne sais rien de rien de la pandémie et ses bonds artistiques. Et c'est pour cette raison même que j'ai résolu de te faire ce mot.

D'autant que... étant considéré comme « une personne à risque », aussi bien risquer une réponse.

On a tellement traité de la Covid-19 depuis plus d'une année et sous des angles ne cessant de se multiplier qu'on se dit soudain qu'il y a deux champs inépuisables qui se confrontent : le virus lui-même et le virus de la parole sur le virus.

Je me suis dit spontanément que je n'aborderais ni l'un ni l'autre virus, mais ferais plutôt appel au Canada de mon enfance. En tentant de rassembler des bribes d'une mémoire trouée relative aux racontars énigmatiques qui nous parvenaient autour de la guerre virale qui avait succédé à la première guerre mondiale de 1914-18. Voilà que la deuxième guerre mondiale touchait à sa fin en 1945 — alors que j'avais 5 ans — et les sous-marins allemands qui avaient hanté le fleuve Saint-Laurent et nous avaient fait tellement peur étaient en passe de s'éclipser. Et mon père, pilote de bateau, se demandait si n'allait pas surgir, une fois encore, une deuxième guerre virale, comme il en avait été en 1918-19 sous les apparences d'un reste d'armes bactériologiques.

Si bien qu'on nous entretenait en des termes plutôt vagues qui sentaient la crainte et le désarroi de la « grippe espagnole ». Soit « La grande tueuse » qui avait emporté trois ou

quatre de mes oncles et tantes... et combien de victimes issues de la parenté lointaine et des petits villages s'égrenant sur les rives de la «Grande rivière de Canada»?

Dans le sillage mortifère de la pandémie régnait un épais mystère d'où s'exhalait une couche de brume opaque traversée d'une tristesse muette et de peines secrètes pour des raisons qui nous étaient cachées. On sentait bien que s'était produit un drame dont on n'allait jamais connaître le pourquoi de tous ces tourments et ces ravages. Tant les esprits demeuraient perplexes et interdits devant une mort qui les avait surpris sans plus d'explication. Comme si l'esprit des malades avait commis quelque part une faute inavouable dont le corps payait désormais le prix. Il y avait là une énigme face à laquelle toute prière s'avérait veine. D'autant que la grippe espagnole allait être suivie d'une grippe-malandrin qui allait se continuer fort longtemps sous l'appellation de tuberculose. Maladie dont mon propre parrain était atteint et que je ne pouvais visiter qu'une seule fois par année le jour de mon anniversaire et sur la pointe des pieds, pour me retirer vivement de crainte d'être à mon tour infecté par un bacille vicieux échappant à tout contrôle.

Dans ma tête, la grippe espagnole était liée à l'hiver et à la neige. C'était l'époque précédant de quelque trente ans avant l'ouverture des routes en hiver (qui ne viendra que dans les années 1945-1950). Il fallait attendre le printemps, une fois commencée la fonte des neiges pour procéder au cérémonial funéraire dans le cimetière du village. Il y avait tellement de mortalités que l'expression qui avait cours était la suivante et je la tiens de mon père... « Mettre les morts aux balais ». Près des maisons, il y avait toujours un hangar où on conservait, debout et appuyés contre les murs, les vieux balais pour la neige. Les hivers étaient passablement rudes à l'époque et il n'y avait guère de « redoux » permettant à la température de grimper dans les plus zéro! Alors, pour éviter toute contamination, on faisait geler les morts pour les déposer à la verticale à côté des balais, jusqu'à la cérémonie de l'enterrement collectif dans les différents lots des familles au cimetière.

Cette partie de notre histoire, à nous Canadiens d'antan, est plus éloignée des générations actuelles que la face cachée de la lune.

Licia Soares de Souza: Le sentiment que tous éprouvaient à l'époque est demeuré tabou jusqu'à ce jour?

Jean Morisset: Le virus ne se propageait pas sans intention, poursuivant un but ultime qui avait quelque chose à voir avec la population elle-même? Sa nature, son vécu, sa trajectoire, son destin... il y avait un flou quelque part. Comme si, en amont de l'épidémie se frayant un chemin jusqu'aux petit villages, l'être humain... l'habitant demeurait investi d'une faute originelle mal digérée? Et en conséquence, la plaie virale ne lui était pas octroyée sans quelque raison non déclarée procédant de l'irréparable de l'histoire?

Qu'est-ce au juste qui demeure tabou? L'objectif poursuivi par le spectre vira, la difficulté de se mettre dans la peau mentale des siècles passés? Ou le simple refus de prendre pour acquis les guerres bactériologiques perpétrées par la Croix et la Couronne à travers l'histoire des Amériques.

Licia Soares de Souza: Pensez-vous que la pandémie la plus meurtrière qui se soit produite est celle subie par les Peuples premiers? Quels qu'ils soient et où qu'ils soient?

Jean Morisset: Voici ce qu'a déclaré le Général britannique Jeffrey Amherst en 1763 à l'occasion de la prise de possession du «Pays de Canada» à la suite du Traité de Paris.

Ne pourrait-on pas arriver à envoyer la petite vérole parmi ces tribus indiennes mécontentes? Ce serait bien que vous tentiez d'inoculer les Indiens en vous servant de couvertures, aussi bien que par tout autre moyen qui puisse servir à extirper cette race exécration.¹

Et la Race exécration de la petite vérole, alors? N'est-elle pas avant tout dans la tête de la Conquête

¹ L'original se lit comme suit. Could it not be contrived to send the small pox among those disaffected tribes of Indians? You will do well to try to inoculate the Indians by means of blankets, as well as to try every other method that can serve to extirpate this execrable race.

Les millions d'humains qui ont payé par la servitude, les travaux forcés, la maladie et la mort le prix « d'être découverts » par l'Europe, on en parle toujours avec la distance de quelques siècles. Comme si la ponction mentale humanoïde n'avait pas toujours cours sous l'orchestration des valeurs boursières évangélistes. Je laisse à d'autres le soin d'en préciser détails pour m'en tenir à ma propre expérience dans l'Arctique et le Subarctique nord-américain, autour des années mi-1960.

Alors qu'un brise-glaces en partie navire-hôpital patrouillait chaque été, au tournant des années 1950-60 l'Arctique du côté de La Terre de Baffin et l'entrée du Passage du Nord-Ouest. On faisait monter à bord les Inouïtes (Esquimaux) pour une prise de Rayons-X et s'il y avait traces de tuberculose, le « patient » était gardé sur place illico, sans même possibilité d'aller chercher ses effets personnels, dans les camps, à l'extérieur des postes de traite. Sa femme, ses enfants restaient sur place sur la banquise à regarder partir le père chasseur-pourvoyeur. Sans savoir dans quel lieu et sanatorium au «Sud» — Québec, Montréal, Winnipeg, ou Ottawa — on allait le déposer et pour combien de temps. Une année, deux ans, trois ans à se voir revêtir du pyjama et des vêtements des Blancs-Kadlounas que le corps millénaire n'avait jamais porté auparavant? Le «patient» allait-il revenir des années plus tard à-demi assimilé, incapable désormais de reprendre sa vie de chasseur? Le séjour au sanatorium l'ayant autant guéri que détruit dans l'autre même de son esprit?

C'était un temps de grande bascule affectant l'humanité autochtone entière sous l'effet d'une épi-pandémie autant de l'esprit que du corps et de l'esprit. En même temps que les soins prodigués, alors que la notion d'une «faute originelle» n'existait pas chez les Peuples premiers, allait leur en procurer l'équivalent pour parer à un tel manque: soit la «faute aborigène» que le baptême des Blancs allait s'évertuer à corriger.

Au Nord-Ouest du côté de la Taïga mi-forestière où vivaient les Dènè-Athapaskans, les gens ont toujours cru que les Molas, c'est-à-dire les Blancs alias porteurs-de-maladie conjuguèrent deux virus et deux pandémies: la petite vérole et le baptême. Des regroupements tels les Peaux-de-Lièvres habitant le piedmont boréal des Montagnes Rocheuses ont complètement péri en 1929-30 sous l'infiltration de la Grippe espagnole, comme il en avait été un siècle plus tôt dans la Prairie vers les Rocheuses et la tête des Bassins Mississipi-Missouri.

Faut-il accumuler les exemples et cultiver les précisions? Des populations entières de quelque 30 à 35 000 habitants sont passés à quelques centaines. Faut-il demander à l'arbre et à la pierre erratique de nous raconter leur histoire? Faut-il solliciter la vision de la Terre elle-même pour avoir quelque explication quant à l'épi-pandémie présente qui nous ramène en droite ligne aux siècles antérieurs?

Licia Soares de Souza: Mais avez-vous des sentiments précis en regard de la Covid-19?

Jean Morisset: Partout demande nous est adressée afin qu'on exprime ses sentiments en regard à la Covid-19. Comment vivez-vous cette période? À quoi travaillez-vous? À quoi rêvez-vous ou dé-rêvez-vous?

Pour me tirer d'affaires, je fais semblant d'avoir une idée, une réponse. Et je dis... La seule certitude qui me soit impartie est celle de n'avoir aucune certitude. Déception! Alors, je rétorque, il faudrait demander à la Covid-19 elle-même ce qu'elle pense de nous. Entourloupette trop facile, me répond-t-on. Je m'apprête à ajouter... La Covid-19 a un comportement erratique et poursuit une intention, tente de nous raconter quelque chose sur nous-même. Mais je me tais.

On me force, par ces questions, à demeurer sur un plan horizontal. Mais j'entends me situer sur un plan sidéral, et je veux, tel l'ancêtre au calumet, sauter les siècles en empruntant la piste du firmament et de la voie lactée, là où se trouve le reste de la parenté.

Et qu'en est-il de nous tous? Nous avons beau nous concevoir comme des êtres humains magnanimes, nous avons beau tenter de doubler chaque jour le Cap-de-Bonne-Espérance, nous sommes les descendants et les ressortissants de ceux qui ont été évincés après nous avoir appris à survivre.

Entre la Covid, la Croix et la Couronne,
puisse la mémoire des Neiges nous inspirer

et pointer vers une autre dimension...

Il y avait un jour un petit garçon de 5-6 ans étreignant ses premiers skis fabriqués en bois au moulin du village. Et qui, sous une lumière galopante par moins 25°C, loin en bas de la côte, calait jusqu'à la fourche sans savoir s'il allait s'en sortir sans aide éminente.

Quand soudain, tournant la tête, il aperçut une flopée de nuages qui paraissaient lui faire signe. Oubliant qu'il était pris dans les neiges, il eut un mouvement subit et arriva à s'en sortir sans même s'en rendre compte.

JM 9/2/2021

Premier mois de l'année
au calendrier lunaire
des Peuples premiers
de l'hémisphère boréal